

Vie des arts

Paul Vanier Beaulieu : Plaisir d'être / Musée d'art du Mont Saint-Hilaire 150, rue du Centre civique Mont-Saint-Hilaire

Jean-Claude Leblond

Volume 40, numéro 163, été 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/53374ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblond, J. (1996). Paul Vanier Beaulieu : Plaisir d'être / Musée d'art du Mont Saint-Hilaire 150, rue du Centre civique Mont-Saint-Hilaire. *Vie des arts*, 40(163), 38–39.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PAUL V. BEAULIEU

PLAISIR D'ÊTRE

Jean-Claude Leblond



Nature morte au pichet, 1956.
Lithographie, 45 X 60 cm

EXPOSITION

Musée d'art du Mont Saint-Hilaire
150, rue du Centre civique
Mont-Saint-Hilaire

**Chez certains artistes,
la carrière est flamboyante.
Chez d'autres, elle est plus
discrète. C'est le cas
du peintre Paul V. Beaulieu.
Durant tout l'été, le musée
de Saint-Hilaire présente
une exposition d'une
quarantaine d'œuvres
de Paul V. Beaulieu,
décédé en avril dernier.**

Chez Beaulieu, seule l'aisance transparait. L'aisance et le plaisir, celui de peindre.

Né en 1910, Paul V. Beaulieu va bien sûr à l'École des Beaux-arts. Il n'en subira pas longtemps les diktats. Son aspiration et l'enseignement qu'on y donnait n'étaient pas faits pour s'entendre. Ses premiers tableaux conservés, comme par exemple, *Rivière du Nord à Saint-Jovite*, de 1934, montrent un souci de l'atmosphère et de la lumière, si essentielle dans les œuvres ultérieures. Par l'ambiance, il n'est pas très loin d'un Morrice, parfois, d'un Suzor-Côté. À cette époque, il cherche à rendre l'atmosphère des lieux. Plus tard, c'est la synthèse, l'essence des lieux qui le préoccupera.

En 1938, Beaulieu s'embarque pour Paris rejoindre son frère Claude qui y poursuit des études d'architecture depuis quelques années. *La boutique*, une huile de 1939, témoigne, par son respect de la lumière, de ses premières impressions parisiennes. Le traitement des maisons alignées et des toits en pente indique le souci de géométrie de l'artiste, souci dont on verra l'aboutissement une vingtaine d'années plus tard sous une forme abstraite.

ÊTRE ÉTRANGER

En 1940, avec d'autres ressortissants canadiens à Paris dont Jean Dallaire n'est pas le moindre, Paul Beaulieu est interné à Saint-Denis jusqu'à la fin de la guerre. J'ai toujours été étonné par la parenté du regard que partagent Beaulieu, Dallaire et Pellan. Les trois semblent attirés par le surréalisme, mais ne cèdent pas aux aléas de l'automatisme. Le surréalisme leur permet de laisser libre cours à leur imagination. Tranchant sur le climat mont-réalais de l'époque, la chape de plomb de l'intelligentsia locale, ils se donnent la permission de peindre. Et dans les trois



Pic de l'Estérel, 1964.
huile, 81 X 100 cm

cas, le résultat est fulgurant. Une vitalité sans précédent éclate au grand jour. Mais pour cela, il faut parfois être à l'étranger.

Après la guerre, Beaulieu revient au Québec. D'une certaine façon, il ne s'y sent pas chez lui, puisqu'il se fixe à Paris dès 1947. Sauf pour de brefs séjours, pour une exposition occasionnelle à Montréal, l'essentiel de sa carrière de peintre se déroulera en France. Il n'a pas l'âme militante. Homme paisible, il veut tout simplement peindre. Les affrontements dont Montréal allait être le théâtre à la fin des années quarante et durant les années cinquante ne comportaient rien d'inspirant pour lui.

On pourrait dire que Paul Beaulieu est essentiellement un peintre français. Son œuvre appartient à l'École de Paris. Son inspiration puise à cette source. Durant les années cinquante, son travail s'épure. *Les fraises*, de 1955, témoignent de cette trajectoire qui conduit à l'essentiel. Dans cette composition réduite à sa plus simple expression, les valeurs et les contrastes chromatiques meublent pour ainsi dire l'espace pictural. Les fruits sont esquissés furtivement. Nous ne sommes plus dans l'ordre de la représentation, mais dans celui de l'énoncé. Il ne dit plus. Il suggère.

Au milieu des années cinquante, il s'intéresse aux saltimbanques. Les artistes ambulants lui inspirent une série d'huiles. Au style assez surréaliste, Beaulieu cherche, dans le caractère dérisoire des personnages affublés de costumes de

spectacle, une âme, l'humain derrière les apparences, le dérisoire et le pathétique dans la coulisse. L'essentiel s'exprime, dans la posture statique des personnages notamment. Avec *Trois saltimbanques et marionnette*, de 1954, les personnages ne s'amusent pas, ne s'amusent plus. L'important est ailleurs. Pour le peintre, voici l'occasion d'exploiter l'espace, d'opposer les valeurs, de rechercher l'essentiel de sa composition.

Parallèlement à l'huile, Paul Beaulieu travaille l'aquarelle qui confère une légèreté et une vitalité complètement différentes à ses œuvres.

On dirait la production d'un autre homme, tant la fluidité contraste avec la rigidité des saltimbanques. *Nature morte aux raisons* de 1955, montre un dessin subtil, calligraphique en quelque sorte. Le bonheur de peindre y est ici manifeste.

RETOUR ET DÉTOUR

Pourtant, la recherche de l'essentiel et de l'épuration conduit Beaulieu à l'abstraction. Durant les années soixante, dans la série de l'Estérel par exemple, il exploite, dans une peinture qui n'est pas très éloignée de celle d'un Poliakov, l'essence même des géométries architecturales dans la lumière méditerranéenne. Par la matière brute, il donne toute sa dimension à la rugosité, à l'âpreté du pays.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Paul Beaulieu n'abandonne pas sa figuration, mais en poursuit jusqu'à son aboutissement un volet particulier.

Cependant, du pèlerinage aux sources, on revient.

Et de ce retour par le détour de l'abstraction, Beaulieu émerge, heureux, débarrassé du superflu, exubérant. Des aquarelles méditerranéennes aux couleurs vibrantes voient le jour. Le bleu et le rouge y établissent un voisinage d'une exquise cordialité dans une lumière bien intégrée.

Et puis, flamboiement et apothéose, la série des coqs constitue, dans le tournant des années soixante-dix, l'achèvement de l'œuvre de Paul Beaulieu. Tout ce qui, avec sérieux et au fil des années avait été exploré, se transforme en un déchaînement de couleurs et de vitalité. *Le coq*, c'est le panache de la virilité créatrice. Il marque la célébration du bonheur d'être et de peindre sans autre formalité. Paul Beaulieu a soixante ans. Il est en pleine possession de ses moyens.

En 1973, il revient au Québec et s'installe à Saint-Sauveur, dans les Laurentides. Il est là, comme la colonne du temple. Il est là, mais on ne le voit pas. Il est d'ici, mais surtout d'ailleurs. Une exposition en 1977 chez Bernard Desroches attire l'attention de la critique. C'est l'époque où l'on redécouvre Dallaire, celle où les prix des tableaux de Fortin commencent à s'enflammer.

Paul V. Beaulieu s'éteint dans sa résidence de Saint-Sauveur le 20 avril 1996.

□